

Le Nid du Pont – 20 ans



Désireux de marquer cet anniversaire par une réflexion sur la vie d'une telle institution, nous avons demandé à M. Claude Berney, directeur de notre nid dès l'ouverture à 1970, de bien vouloir s'exprimer sur une partie des réflexions qui sont les nôtres en ce moment :

«Les Nids» sont une structure institutionnelle particulière d'aide aux enfants et aux familles en difficultés.

Quelle est la place d'une telle structure au sein d'un milieu restreint (petite agglomération) ?

Théoriquement, dans une démocratie libérale, l'ouverture d'une maison telle qu'un «Nid» ne devrait pas poser de difficulté dans une agglomération villageoise, ni même dans un quartier de cité plus considérable. Les autorités tant politiques que scolaires sont là pour résoudre les difficultés non pour les éviter ou s'en plaindre.

Pratiquement, on ne saurait s'étonner qu'il en soit parfois autrement. Personnellement, j'ai constaté que les frottements administratifs et scolaires ont été presque nuls, en ce sens que les causes des menues péripéties survenues n'étaient pas dues, spécifiquement, à la présence du «Nid» dans le village, mais impliquaient la communauté tout entière ou relevaient de questions scolaires indépendantes de l'institution susmentionnée.

Je tiens au contraire à souligner l'attitude exemplaire de la population de la Vallée en général et du village du Pont en particulier lors de l'ouverture du «Nid» et j'y associe les autorités tant politiques que scolaires.

La présence d'une telle institution cause-t-elle des difficultés sur le plan scolaire ?

Les problèmes scolaires en général ne sont pas à être recherchés dans la présence d'une institution d'accueil dans le village. Bien entendu, une classe peut avoir à souffrir, ainsi que son maître, d'éléments perturbés et perturbateurs dont on sera tenté de dire: ils ne sont pas du village. Mais outre que leur provenance n'est pas exclusivement due à un ou des foyers familiaux artificiels, il serait faux de dire qu'ils ne sont pas du village. De toute manière, sur cet aspect de la question, je ne saurais donner qu'un avis marginal et ce serait à un instituteur de s'exprimer.

Dans quelles limites, en tant qu'éducateur, peut-on s'appuyer sur ce milieu pour faciliter l'épanouissement des enfants meurtris ?

Les relations avec la société en général, c'est le problème de toute famille, mais avec plus d'acuité, celui d'un foyer institutionnel.

La famille doit être la cellule protectrice. Celle de la petite enfance surtout. Mais aussi cet embryon de société humaine où se développe, avec le corps et l'âme, le sens de l'« être social » auquel tout homme et toute femme devrait parvenir.

La population villageoise, les familles, l'école, l'église, les sociétés de toute nature, sportives surtout, culturelles aussi, les groupes de jeunes, constituent l'élément naturel de la société en général. Mais c'est un élément naturel comme l'eau où l'on peut se noyer et où il faut apprendre à nager. A tel point d'ailleurs qu'il faut y repêcher certains, plus souvent qu'on ne le désire. Dans quelle mesure sera-ce différent dans un « Nid » que dans une famille conventionnelle ? Différent certes, par le nombre d'enfants concernés, et par le caractère des relations parents-enfants. Mais différent sur le plan humain ?

Le caractère du milieu social ambiant est important. L'atmosphère du village est préférable à celle de la ville, probablement du moins. Elle me semble correspondre à la profondeur graduelle de l'eau, aménagée dans les piscines. Il vaut mieux entrer dans l'eau là où elle n'est pas trop profonde. Au début, bien entendu. Le moment d'apprendre à plonger viendra ensuite.

Avec les avantages et les inconvénients que cela comporte, les possibilités de relations éducatives, socialement parlant, sont, dans un village, assez limitées. Les relations mieux diversifiées et plus abondantes des villes ne sont-elles pas dangereuses ?

Mais il ne fait aucun doute que notre société a besoin d'individus équilibrés, complets, chez lesquels le sens de l'humain prime toutes les spécialités dans lesquelles ils puissent, par ailleurs, exceller.

Sont-ce les individus qui font la société ou la société qui forme l'individu ? Pour améliorer l'humanité faut-il changer les structures sociales ou changer l'homme ?

Personne et les éducateurs moins que les autres n'échappent à ce dilemme.

L'école, la ou les sociétés, le travail et la science éducatifs, contribuent largement et indubitablement à la formation de l'homme, du citoyen, etc. Mais ces éléments formateurs ne seront jamais que tels que nous les avons faits et que ce que nous en avons fait. Notre œuvre à nous hommes, citoyens, éducateurs.



Quel bilan retirez-vous de votre vie au «Nid» ?

Pour avoir travaillé dans le rang d'une part et avoir eu, d'autre part, l'occasion répétée de contacts éclairants avec des responsables à tous les échelons et jusqu'aux conseillers d'Etat, des problèmes de l'enfance en général et de l'enfance défavorisée en particulier, je suis à même de mesurer un peu la somme de bonne volonté, de travail, de détermination, d'argent et de science théorique et appliquée, dont notre société vaudoise a besoin pour maîtriser ces tâches d'une ampleur et d'une complexité effrayantes pour le commun des mortels.

Cette connaissance nous permet de relativiser et de ramener à de justes et supportables proportions les défauts, déficiences, inhérents à un tel domaine.

Comme la politique, l'éducation au sens large du terme ne relève pas seulement de bons sentiments. Il y va bien plutôt d'une science d'autant plus difficile à acquérir et à pratiquer, qu'elle n'est pas science exacte, mais toute de sensibilité, de subtilité, en un mot de psychologie.

L'éducation ne se fait pas contre la nature, la personne, les tendances de l'enfant. Mais il y faut cette science des marins qui leur permet, grâce à la disposition de leurs voiles, d'avancer contre le vent par la force même du vent.

Si par hypothèse, heureusement absurde, il fallait après vingt ans de service constater que l'ouverture d'un foyer familial au Pont a été une faillite, il faudrait tout de même inscrire à l'actif du bilan le développement, l'évolution personnelle bénéfique, dont ont profité les soussignés, premier couple directeur de 1962 à 1970.

Encore que ce ne soit pas le but de ces lignes, nous ne pouvons pas ne pas parler de la dure mais enrichissante expérience de ces années durant lesquelles les responsables ont bien voulu nous confier la conduite du «Nid».

Ouverture nouvelle sur le monde, soupçonnée, mais bien mal connue, des enfants traumatisés, psychologiquement, affectivement et souvent même, dans leur comportement physique. Prise de conscience aiguë des problèmes jusqu'alors pressentis, mais dès lors vécus, des foyers, des couples, des familles malheureuses. Oui, malheureuses simplement. La sobriété du terme est importante.

Responsabilité astreignante, quotidienne et à long terme. Responsabilité fort concrète de la réalité collante du train-train journalier, des souliers cirés aux poésies de Noël, en passant par l'école et les tâches à domicile.

Responsabilité morale de ces humains en herbe, divers, troublants, énigmatiques, combien attachants par la confiance dont ils voulaient bien nous gratifier ou par l'indépendance irréductible dont ils étaient capables.

Vingt ans après, il en est encore de même. Si Danièle, mariée, est encore de la famille, si J.-F. nous téléphone depuis le Texas pour nous annoncer que sa femme attend de la famille, si M. est encore employée au «Nid», d'autres par contre, telle la colombe de Noé, ont pris leur envol sans retour, ayant trouvé, espérons-le, une terre propice.

Découverte aussi du monde des structures administratives, privées ou officielles. Les gens de l'«appareil» souvent vite sympathiques, parce que confrontés, comme nous, aux problèmes concrets et aux questions disons: psychologiques pour abrégé.

Comment ne pas parler de M. Balmas, ancien président de l'Association vaudoise des petites familles. De sa distinction toute de finesse, de sa perspicacité, de sa confiance communicative, de sa manière imperceptible de vous valoriser à votre corps défendant.

Ces lignes ne se veulent nullement idéalisantes, mais simplement reconnaissantes. Elles sont témoignage à ceux qui, plus longtemps que nous, ont dirigé et dirigent encore un «Nid». Comment, chers collègues, devant votre travail, votre persévérance, serions-nous pessimistes en parlant du passé et sans optimisme quant à l'avenir ?

C. Berney

Propos recueillis par R. Michod